

La question est posée dans le spectacle de Tamara Al Saadi, dramaturge et metteuse en scène franco-irakienne. Toile de fond: la quête identitaire

COMMENT TROUVER SA PLACE?

« GHANIA ADAMO

Nuithonie » Les guerres se suivent et se ressemblent, avec leur lot de douleurs, leurs spectres militaires et leurs colonnes d'exilés traversant des paysages dévastés. Aujourd'hui c'est l'Ukraine. Hier c'était l'Irak, avant la Syrie; l'Irak des années 1990-1991, piégé par le conflit qui l'opposa au Koweït. Les frontières irakiennes se ferment. Tamara Al Saadi, 5 ans à l'époque, se trouve alors en France avec sa famille, originaire de Bagdad. Le retour au pays devient impossible. La petite fille grandit en France, elle suit des études à Sciences Po-Paris, puis fonde sa compagnie de théâtre La Base. Autrice et metteuse en scène de ses propres textes, elle a jusqu'ici créé trois spectacles: *Place*, en 2018, *Brûlé-e-s* et *Istiqlal* (en arabe, indépendance, entendez celle des femmes), en 2021. Point commun aux trois: la quête identitaire.

Sept comédiennes et comédiens se partagent l'affiche de *Place*, qui sera présenté à Nuithonie le 5 avril. Le public y découvrira le double visage d'une jeune fille, Yasmine 1 et Yasmine 2, en l'occurrence Tamara l'Arabe et Tamara la Française, sa relation avec sa famille, ses rapports avec son pays natal et son pays d'accueil, le va-et-vient encombrant entre les deux. Le tiraillement! Entretien.

Quelle place les deux Yasmine occupent-elles aujourd'hui dans votre vie?

Tamara Al Saadi: Elles coexistent en moi, sans être fâchées comme autrefois. Je souhaite préciser que je suis un produit de l'assimilation, notion très différente à mes yeux de l'intégration que je considère comme une rencontre entre deux cultures: l'une étrangère, reconnue par l'autre, celle de la nouvelle patrie. Je pense que l'intégration mutualise les richesses, y compris linguistiques. Or moi, j'ai connu l'assimilation, que je vois comme une colonisation de l'intime. Et pour cause: elle passe par l'effacement de la culture d'origine à la



Dans *Place*, le public découvre le double visage d'une jeune fille, Yasmine 1 et Yasmine 2. Baptiste Muzard

faveur de la culture d'accueil. Le drame, c'est qu'elle rend la personne qui la vit complice de cet effacement.

Cette complexité produit-elle «le racisme contre soi» dont vous parlez?

Oui, surtout lorsque vous êtes enfant et que l'on vous fait comprendre qu'être étrangère pose un problème. Vous vous construisez dès lors sur cette erreur et vous passez votre temps à surmonter votre identité première. Cela crée des dysfonctionnements, élimine la confiance en soi et dénature votre rapport à l'autre. Les dégâts sont grands! Quand j'en ai pris conscience, c'était un peu tard; une partie de moi était déjà «endommagée».

Vous dites avoir voulu «tuer l'arabité» en vous. Même avec dans l'un de ses romans de la grande écrivaine libanaise Vénu Khoury-Ghata (84 ans), qui vit en France depuis longtemps. La connaissez-vous?

Non! C'est incroyable d'apprendre que j'utilise les mêmes mots qu'elle! Mais bon, mon expérience demeure très personnelle. J'avoue que mes parents n'ont pas véritablement cherché à me transmettre la culture irakienne. Je parle un arabe rudimentaire. De l'Irak, il ne me reste pas grand-chose. Avec le temps, mon regard sur mon enfance et sur mon identité a changé, forcément. J'ai réussi à me débarrasser du sentiment de honte que j'avais, c'est quand même la clé au problème.

Le titre de votre pièce fait penser à *La Place*, roman de la Française Annie Ernaux qui marque le désir d'élevation sociale de l'écrivaine durant sa jeunesse. Comprenez-vous que l'intégration peut être vécue comme une difficulté au sein d'une même culture?

J'avais lu ce roman mais je n'y ai pas pensé quand j'ai choisi mon titre. Cela dit, je suis parfaitement consciente de la difficulté que vous évoquez, c'est une question de transfuge de classe. L'expérience qu'Annie Ernaux

décrit, je l'observe autour de moi. J'ai un ami, français de naissance, qui vit un problème d'assimilation sociale. Il a le mépris de son milieu d'origine très populaire, qu'il a fui pour se rapprocher d'une classe plutôt bourgeoise; mais en même temps, il vit un conflit de loyauté envers son milieu de naissance. C'est un tiraillement que j'ai connu, mais à une autre échelle bien sûr.

«J'ai connu l'assimilation, que je vois comme une colonisation de l'intime»

Tamara Al Saadi

«Quand on aime, on se sent à la bonne place», affirmez-vous. Qu'est-ce que cela signifie?

Je suis à ma place quand j'éprouve un amour profond pour un être ou pour un travail effectué. Un de mes moments préférés, c'est quand je dirige des comédiens. Je sens alors mes jambes enracinées dans le sol. Autre exemple: je suis à ma place quand je trouve le mot juste, celui qui exprime très exactement une pensée, un sentiment.

Si votre spectacle est chargé d'émotions, la scène, elle, est dénudée. Quelles chaises, c'est tout. Pourquoi la sobriété?

A mon avis, encombrer l'espace perturbe l'écoute. J'ai donc voulu laisser toute la place à l'imaginaire des spectateurs. Certains d'entre eux se demandent ce que signifie le sable qui, à un moment donné de la pièce, chute des cintres. Mille et une interprétations peuvent y être apportées. Au public d'en éclairer le sens. »

» *Place*, Nuithonie, Villars-sur-Glâne, le 5 avril.